



**HAL**  
open science

## Quand poussent les poils des garçons

Marie-Pierre Julien

► **To cite this version:**

Marie-Pierre Julien. Quand poussent les poils des garçons. *Ethnologie française*, 2015, Grandir : pouvoirs et périls, XLV (4), pp.677-684. 10.3917/ethn.154.0677 . hal-04674549

**HAL Id: hal-04674549**

**<https://hal.science/hal-04674549v1>**

Submitted on 21 Aug 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Quand poussent les poils des garçons

Marie-Pierre Julien

### Résumé

Si le symbolisme de la pilosité a longtemps mobilisé anthropologues et psychanalystes, les recherches récentes ont porté plus d'attention aux pratiques liées à la pilosité et aux normes dont elles sont porteuses. Cet article étudie la pilosité chez les garçons entre 9 et 13 ans en Lorraine et en Alsace. Il analyse les techniques du corps qui y sont liées, explore la catégorisation d'âge et de genre qu'elles engagent, ainsi que les discussions et négociations à la fois entre pairs et avec les adultes qu'elles provoquent.

*Mots-clés* : Pilosité. Garçons. Corps. Ages de la vie. Genre.

Marie-Pierre Julien

Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales 2L2S

Membre affiliée de l'UMR 7367 DynamE, Centre : Corps, conflits et créativité

Université de Lorraine

Metz-Ile du Saulcy

CS 60228

57045 Metz cedex 01.

[marie-pierre.julien@univ-lorraine.fr](mailto:marie-pierre.julien@univ-lorraine.fr)

En 1957, Edmund Leach s'intéresse au symbolisme des cheveux et des poils dans les rituels sociaux. Sans s'y opposer, il relativise le point de vue psychanalytique de Charles Berg [1936] qui, vingt ans auparavant, en analysant des exemples cliniques et ethnographiques, affirmait une équivalence *endopsychique* entre cheveux et phallus ce qui lui permettait d'associer la coupe des cheveux et le rasage de la barbe à une castration symbolique. Bien que Leach fût le principal anthropologue anglais à défendre le structuralisme français, dans son article sur la pilosité, il montre au contraire que les représentations associées aux poils et aux cheveux dépendent du contexte culturel et social, dissociant même les symbolismes à l'œuvre dans l'espace public et dans l'espace privé. Dix ans plus tard, Christopher R. Hallpike [1969], dans *Man*, poursuit le dialogue en contestant également l'équivalence stricte entre chevelure et phallus et explique comment la pilosité est, selon les cultures, associée à la sexualité, aux divinités animales et aux transgressions sociales.

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

Pour sa part, Dimitri Karadimas [2010] regrette que la thématique ait principalement mobilisé l'anthropologie sur l'aspect symbolique de la pilosité et de la sexualité, même si, reconnaît-il, les ethnographies de la pilosité sont souvent très courtes. Dans une perspective toujours structuraliste, il propose alors une comparaison des pratiques de la pilosité et des humeurs corporelles - en particulier le sang - et de l'imaginaire qui oppose sauvagerie, sexualité et vitalité d'un côté et comportement policé, retenue et abstinence de l'autre.

Dans son ouvrage qui paraît la même année, Christian Bromberger [2010] prend de la distance avec ce débat pour proposer une anthropologie des différentes pratiques du poil en dégagant des classifications par genre, catégorie sociale, religion ou groupes culturels, etc. Il accorde une grande importance à la variation des symboliques pileuses en fonction des contextes sociétaux, rejoignant en cela Jean-François Bayard [1996] qui avait montré, à partir d'énoncés islamistes, que les symboliques pilaires de la barbe et des cheveux varient selon les contextes politiques, relevant, dans une perspective foucauldienne, combien ces pratiques sont au cœur des technologies politiques. Bromberger décrit également comment plusieurs pratiques peuvent coexister dans un même groupe culturel, et, à la suite de Gananath Obeyesekere [1981], relève à propos du bouddhisme au Sri-Lanka, que l'abstinence sexuelle peut être manifestée tant par le rasage intégral du corps que par la présence des cheveux et des poils hirsutes. Dans le contexte mongol, Gaëlle Lacaze [2010] souligne que les pratiques autour des poils et des cheveux sont à la fois l'objet d'identification et moyen de contestation de l'ordre établi qui permettent aux générations et aux genres de se spécifier.

Christian Bromberger [ibid. : 27] et Priscille Touraille [2010 : 32] soulignent que, dans toutes les cultures, la pilosité est un marqueur social mais Touraille rappelle que la pilosité est inégalement répartie chez les êtres humains et est donc loin d'être un marqueur biologique généralisé de genre comme le laisserait penser une lecture endocrinologique du monde. Finalement, constate-t-elle, l'espèce humaine est majoritairement glabre exceptées les populations européennes, celles du Proche et du Moyen-Orient et celles des territoires de leurs colonisations. Aussi la pilosité n'est-elle un marqueur de genre que dans ces populations, qui ont développé des techniques

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

dépilatoires particulières pour les femmes. Dans certains cas, le poil est plus un marqueur ethnique que de genre : ainsi Jimena Paz Obregón Iturra [1989] remarquait qu'en Amérique Latine, les Indiens Onas et Alakaluf de la Terre de Feu s'épilent pour affirmer leur humanité par rapport au monde naturel alors que dans les zones frontières du Pérou ou du Mexique le poil est un facteur de différenciation culturelle. Ici, les femmes descendantes d'Espagnols ne s'épilent-elles pas les jambes pour se distinguer des Indiennes. Le poil n'est donc pas tant naturel que socioculturel. Sa gestion contribue parmi d'autres pratiques comme le maquillage, le tatouage, les piercings ou les scarifications à normaliser les corps.

Proposant ici de sortir du débat sur le symbolisme de la pilosité, nous nous intéresserons à la naissance de la pilosité chez les jeunes garçons de 9 à 13 ans de Lorraine et d'Alsace, aux pratiques, transmissions, discussions, négociations à la fois entre pairs et avec les adultes. De temps en temps une comparaison avec des jeunes filles pourra enrichir le propos. Le travail sur le poil ouvre à une connaissance de soi, à l'exploration de catégories d'âges et de genres et aux transformations qu'elles autorisent en fonction des normes socioculturelles en vigueur en France au début du 21<sup>ème</sup> siècle. Epistémologiquement, travailler sur les passages d'âges est fructueux pour saisir les normes en vigueur et leurs négociations. Car, si les pratiques assignent les sujets à des catégories, en se les appropriant, les jeunes les transforment dans un jeu dialectique d'imitation et de distinction qui modifie ces normes en retour et conduit à des changements que les historiens comme Marie-France Auzépy et Joel Cornette retracent par exemple dans *l'Histoire du poil* [2011]<sup>i</sup>.

### **La pilosité : un marqueur d'âge et/ou de genre ?**

L'histoire [Ariès, 1960], l'anthropologie de l'enfance [Lallemand et Le Moal, 1981] et la sociologie [Sirota, 2006 ; Jaffré et Sirota, 2013] ont bien montré que l'âge est une construction historique, culturelle et sociale. Les « Childhood Studies » par leur perspective pluridisciplinaire, ont réarticulé la construction sociale et *l'agency*<sup>ii</sup> enfantine [Prout, 2000 ; Qvortrup, Corsaro, Honig, 2009] à la fois en écoutant la voix

des enfants et en proposant des clés pour comprendre un statut en profonde mutation. Nous inscrivant dans cet héritage théorique, nous avons essayé de comprendre avec les jeunes gens rencontrés leurs différentes logiques d'actions dans la gestion des poils qui leur poussent afin de saisir les normes auxquelles ils se soumettent et les choix qu'ils opèrent en fonction des situations : les jeunes étaient nos informateurs principaux et nous exposaient leurs sensations, émotions, interrogations produites par l'apparition de leur pilosité.

Nous avons toujours pu aborder la question de la pilosité avec eux mais de temps en temps les réponses étaient laconiques. La verbalisation des pratiques de la pilosité des garçons nous est apparue plus tardive que celle de la pilosité des filles. Sophie, 12 ans<sup>iii</sup>, raconte facilement qu'elle s'épile « jambe entière » tous les mois : « ça fait moins mal si on le fait régulièrement »<sup>iv</sup>. Pour la mère de Marie, 11 ans, les questions des poils est source de plaisanterie : « (Rires) Alors on la fait enrager l'autre jour en disant : 'ah t'as un poil en dessous du bras !' (Rires) Puis : 'il n'y en a pas qu'en dessous de celui-là, en dessous de l'autre avec. (Rires). Oh je sais ce que je vais t'offrir à Noël' je lui ai dit (Rires) [il s'agit d'un rasoir] ». L'apparition des poils sur les membres a été relativement synchronique chez les garçons et les filles et s'est déroulée au cours de notre enquête même. Mais, à l'inverse du cas des garçons, le développement de la pilosité féminine implique le recours à des pratiques dépilatoires qui font l'objet d'échanges verbaux entre adultes et jeunes ou entre pairs ; certains parents, comme ceux de Marie, anticipant d'ailleurs la demande.

Au contraire, chez les garçons, la pilosité des membres ne donne pas lieu à rasage ou épilation sauf en cas de pratique cycliste comme l'explique Tom, 13 ans : « Des fois on me demande, parce que je n'ai pas beaucoup de poils aux jambes, on me dit 'tu te rases les jambes ? Ceux qui font du vélo ils font ça' et je leur réponds que non ». Les entraîneurs expliquent que les blessures superficielles se soignent mieux si la peau est rasée. Mais pour les jeunes, avoir des poils montre qu'ils ont grandi et atteint la puberté, âge physiologique, qui va les faire entrer dans l'adolescence, âge social. Parce que les poils du bas du visage apparaissent plus tard (vers 13-14 ans), leur gestion,

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

comme le rasage, ne donne donc pas encore lieu à discussion avec les pairs ou les adultes de l'entourage.

Si nos interlocuteurs sont certains de grandir, ils sont à la fois curieux, inquiets et impatients de voir la façon dont ces transformations corporelles vont se manifester. La pilosité est vécue comme une des premières manifestations de la puberté, d'autant plus signifiante alors, de la *normalité* de leur développement corporel. Aussi, les garçons regardent-ils pousser leurs poils avec attention et satisfaction. Arthur, 12 ans, passant sa main sur ses jambes dénudées commente : « t'as vu, je suis pas mal poilu maintenant ! ». Simon, 10 ans, explique que dans son corps « il y a plein de choses qui poussent et les poils partout... mais je voudrais qu'ils foncent, qu'ils deviennent un peu plus foncés » ce qui permettrait de mieux les voir. L'importance donnée par les jeunes à leur pilosité comme premiers signes de la puberté et donc d'avancée en âge, renvoie aux stades pubertaires définis par les médecins et les psychologues depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle [Marshall, Tanner, 1969]. La dissémination de catégories médicales dans le savoir populaires a été soulignée par André Turmel [2008] qui a montré comment les normes sociales et la normalité médicale concernant l'enfance, se superposent progressivement. Pourtant, Canghulem [1943] dans une réflexion épistémologique sur le normal et le pathologique mettait en garde contre cette assimilation impropre. Mais à travers l'impatience des garçons, on peut également lire la façon dont les poils, comme marqueurs de catégories d'âge, participent à la construction sociale des corps. Comme le rappellent Chris Shilling [1993] et Bryan Turner [1995] le corps humain est biologiquement inachevé à la naissance ce qui le pose comme support de constants perfectionnements, transformations, gouvernements à travers ce processus de socialisation.

L'apparition des poils est vécue tant par les jeunes que par les adultes comme un marqueur fort du passage pubertaire et, parallèlement, leur traitement comme l'affirmation d'un genre, à tel point que Christian Bromberger conclut que : « l'apparition des poils chez les garçons marque une entrée dans le genre comparable aux premières règles chez les filles » [*ibid.* : 89]. D'autres auteurs considèrent que le est

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

fondateur d'une masculinité [Falconnet et Lefoucheur, 1975 ; Mosse 1997 ; La Cecla, 2002]. Partant d'une revue de la littérature biologique, médicale, historique, mythologique et des études de genres, Merran Toerien et Sue Wilkinson [2003] montrent comment un ordre pilaire genré s'est imposé comme « naturel » au cours des siècles. Non seulement le genre et la catégorisation d'âge sont des construits sociaux, mais la lecture de la naturalité genrée de la pilosité est également socioculturellement située. Ainsi la pilosité comme marqueur de la masculinité et de la transition d'âge est un construit social qui fait l'objet de discussions entre pairs et avec les adultes.

### **Pilosité, normalité et changement de place dans le groupe familial**

Les changements physiologiques soulèvent des questions sur la normalité et sur son corollaire, l'inquiétude de l'anormalité. Les garçons interrogent alors un adulte proche et en qui ils ont confiance : un père, une mère, une marraine. Le père de Simon explique que son fils, 10 ans, « s'aperçoit qu'il change, ça devient un petit homme donc il fait attention aux poils qui poussent ou bien il a des questions dans le domaine sexuel parce qu'il a des organes qui grandissent donc il a besoin de savoir pourquoi ». La mère d'Ewen, 10 ans, témoigne également des questionnements de son fils autour de ses transformations corporelles : « Une fois il a demandé si le 'zizi' il poussait. Il m'avait dit 'le zizi'. Et il m'a dit qu'il avait vu un copain, et ... qui lui... il était gros : il a aussi 11 ans et il a déjà des poils. (...) Et, d'ailleurs Michel [son père] était là et on lui avait expliqué 'ben oui quand tu vas grandir, il va grandir avec toi'. Alors les poils c'est normal, tout le monde en a. Bon ça il le savait parce qu'il l'avait vu il était plus petit sur son père ou sur moi ». Joe raconte qu'il a discuté avec sa marraine : « je lui ai dit que j'avais des poils sous les bras et elle m'a dit : 'oh, tu deviens grand, tu deviens adolescent' et elle trouvait ça marrant ». Les adultes rassurent les garçons sur la normalité de ce qu'ils vivent en naturalisant le « grandir » ce qui entre parfois en contradiction avec le vécu des jeunes. Si effectivement le sexe des garçons et les seins des filles, comme leurs pilosités se développent à la puberté, les jeunes savent bien qu'il y a une « bonne » façon de grandir qui favorise l'admiration et l'intégration dans

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

le groupe de pairs et une « mauvaise » façon qui risque de susciter des moqueries. Aussi ne peuvent-ils laisser les choses se faire « naturellement », sans acquérir les techniques du corps et les objets (rasoirs, pince-à-épiler par exemple) qui vont les faire être du côté du « bien » grandir.

Aussi, ces transformations sont l'objet de discussions entre pairs comme le raconte Joe, 11 ans, à propos des poils sous les aisselles : « ben à la classe découverte parce qu'on avait fait mixte CM1-CM2, comme on s'était mis entre copains et on en discutait le soir. Et y avaient les animateurs aussi et fallait pas parler trop fort... ». La complicité d'un soir dans le dortoir est favorable aux échanges entre pairs mais peut rapidement se transformer en moqueries plus ou moins blessantes comme le raconte Louis, 13 ans, originaire de Tchétchénie et plus développé physiquement que ses camarades de collège. Cette différence provoque une suspicion sur son âge : « Ça ne me fait rien, j'aime bien grandir en France. Ici, les enfants ne sont pas trop grands. Dans ma classe je suis le plus grand, les autres sont très petits et je suis le seul qui a de la moustache. Je suis un peu plus fort qu'eux et ma voix aussi, avant j'avais une autre voix il y a un an qu'elle a changé. [...] Ils parlent de ma taille mais ça ne me fait rien, je ne les écoute pas, et ils disent 'tu as des moustaches !'. [Ce sont les] garçons et surtout ceux qui sont petits ». Ici la question de l'écart à la norme croise la question de l'étrangeté de l'étranger, à l'image des rumeurs qui veulent que dans la population des jeunes filles d'origine africaine, la puberté soit plus précoce que chez les jeunes filles européennes<sup>v</sup>. On pourrait même voir dans l'un et l'autre cas soit une suspicion de tricheries sur l'âge soit une réinterprétation du vieux mythe du sauvage physiquement plus développé que l'homme civilisé [Blanchard, Boetsch et Snoeps, 2011; Bromberger *ibid.*]. Ici les trois âges, calendaire, physiologique et social ne sont pas coordonnés. Louis est considéré comme trop jeune pour avoir un corps physiologique qui manifeste les signes sociaux de la virilité : taille élevée, voix grave et pilosité faciale. Ces mêmes caractéristiques, objets de moqueries ou d'étonnement en classe, sont valorisées dans d'autres situations, comme par exemple dans sa famille.

Lucas, mesure déjà 1,70 cm à 11 ans et fait 1,85 cm deux ans plus tard et, comme Louis, a une pilosité plus développée que celle de ses pairs au même âge calendaire, mais



contrairement à Louis, il est très bien intégré dans le groupe de pairs et très apprécié par les enseignants. Si son développement est similaire à celui de Louis, la différence entre ses âges calendaire, physiologique et social n'est pas vécue comme un décalage suspect ni par lui-même, ni par ses pairs, ni par les adultes. Ainsi grandir n'est-il pas naturel, il faut « bien » grandir c'est-à-dire ajuster au mieux ce corps changeant aux exigences d'un âge calendaire socialement construit.

Les transformations corporelles suscitent des questions mais provoquent également un réajustement des relations avec les adultes de l'entourage, engageant les uns et les autres à trouver une nouvelle distance entre « attachement et détachement [qui] sont les deux pôles d'un mouvement d'ajustement de la bonne distance à trouver entre générations » [Klinger et Mathiot, 2014 : 48]. Les journaux destinés aux jeunes de 9 à 15 ans étudiés par les auteurs, insiste sur le fait que grandir consiste non seulement dans une transformation corporelle mais également dans l'établissement d'une nouvelle relation avec les autres générations.

A cet égard, l'humour prend une place importante pour gérer les transformations physiologiques et sociales, comme les disharmonies entre les trois âges qui occasionnent de nombreuses négociations. Les plaisanteries sont souvent mobilisées par les jeunes ou les adultes pour indiquer que les changements physiologiques vont entraîner un changement de position sociale, les garçons ayant à quitter leur place d'enfant. Ainsi le père de Joe raconte comment son fils lui a fait remarquer qu'il grandissait : « C'est lui-même qui me disait : 'j'ai des poils qui me poussent sous les bras en premier et autour de la bistouquette, en deuxième quoi. Donc ça c'est lui qui... ça l'amuse en plus.[...] au début il m'en a parlé parce que moi je n'avais pas prêté attention, ce n'est pas un truc qui me... qui m'a perturbé ou choqué, mais après effectivement c'est en le voyant, je me dis « tiens », et ça me fait rire et on le prend du bon côté ». L'humour se manie également entre adultes car les transformations pubertaires des enfants entraînent un changement de place sociale des parents comme le raconte la mère de Tom, 13 ans, et Ibanez, 11 ans. Depuis un an déjà le pédiatre a observé ces changements : « Il s'est d'ailleurs foutu de moi le médecin » car elle

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

devenait mère d'adolescents. Les changements corporels vécus par les jeunes entraînent des changements sociaux pour les parents qui devront renégocier la relation avec leur enfant, ces négociations s'adossant à d'autres discussions qui portent plus directement sur les techniques du corps dans la gestion de la pilosité.

### **Des pratiques qui permettent de « bien » grandir**

L'apparition de la pilosité est valorisée chez les garçons pour deux raisons. D'abord, parce qu'elle marque l'arrivée de la puberté qui légitime leur attente de changement de catégorie sociale d'âge. Elle est la manifestation physique de ce sentiment du « grandir » que les jeunes ressentent et auquel ils aspirent. Ensuite, elle leur donne accès à des techniques, le rasage et l'épilation, dont ils peuvent désormais expérimenter socialement l'efficacité et qui leur étaient jusque-là interdites (sauf dans les jeux d'imitation) et dont l'objet est de socialiser le corps, en faisant disparaître en partie cette pilosité. En s'appropriant ces techniques du corps, ils en font des techniques de soi sur soi. Mais ce ne sont pas des actes libres comme le rappelle Michel Foucault : « Procédures, comme il en existe sans doute dans toutes les civilisations, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et ceci grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi » [1994 : 134]. Elles les inscrivent toujours dans des réseaux d'actions sur les actions des autres, ici les réseaux de pairs ou les réseaux familiaux. Mais comme chaque jeune fréquente plusieurs groupes sociaux, il peut être amené à maîtriser différents savoir-faire [Lahire, 2013]. Ces techniques de soi leur permettent d'être reconnus comme faisant partie d'un groupe mais aussi de transformer leur corps pour faire partie d'un autre groupe. Les effets du rasage ou de l'épilation marquant le corps pendant plusieurs heures voire plusieurs jours, à la différence du maquillage qui est plus éphémère, les choix des garçons vont affirmer une appartenance à tel ou tel groupe, ce qui ne se fait pas sans conflit.

Par exemple la mère de Simon, 10 ans, explique : « il y a eu un moment donné il commençait avoir les moustaches et tout, il s'est rasé et il ne nous l'a dit seulement après. Alors on lui a expliqué qu'il ne faut pas qu'il le fasse sinon ça allait pousser plus vite. Il nous a répondu que ce sont les autres qui le lui avaient suggéré. Il nous a alors dit que ses copains lui avaient aussi dit que comme il a beaucoup sourcils il devait s'épiler entre les yeux parce ce n'est pas beau. Il m'a demandé de le faire. Je lui ai dit que non, c'est comme ça et on s'est disputé un peu... Une copine qui lui a dit que 'toute façon tu es beau mais si tu veux que je sorte avec toi il faut que tu t'épiles entre les yeux'. 'Tu fais ça je sortirai avec toi', alors il m'a demandé de le lui faire ». Elle a refusé et explique : « C'est un garçon, non ça ne se justifie pas s'il commence comme ça... je lui ai dit non et il a rien dit ». Cette mère interdit à son fils de toucher aux poils de son visage à deux titres : pour une question de genre -l'épilation entre les sourcils est réservée aux filles- et pour une question d'âge. Elle privilégie ici l'âge calendaire au détriment de l'âge physiologique (apparition de la moustache) : son fils est considéré comme trop jeune pour se raser. Elle insiste sur les conséquences sociales de cette technique qui, une fois initiée, serait irréversible, faisant définitivement sortir son fils de l'enfance. Cet argument de l'irréversibilité a été entendu à plusieurs reprises de la part d'adultes et fait référence à une vision du « grandir » qui est différente de celle des jeunes. Dans l'esprit des parents, une fois enclenché, le rasage ne peut pas s'arrêter et entraîne même une accélération de son usage qui devra se prolonger jusqu'à la fin de la vie. Pour les jeunes les choses sont bien moins arrêtées. L'avancée en âge, qui implique un changement corporel non réversible, n'est pas vécue au quotidien comme un changement radicalement définitif. Devant la différence de développement corporel de leurs pairs au même âge calendaire, les garçons développent une acception de l'âge plus sociale que physiologique alors qu'il est plutôt naturalisé par les parents. Nos jeunes interlocuteurs font l'expérience du rasage ou de l'épilation afin d'en éprouver les sensations et d'observer leurs effets sur les autres, pairs et adultes. Elles n'impliquent pas nécessairement une adoption définitive.

Quant aux considérations de genre qu'impliquerait l'épilation des poils entre les sourcils, l'interprétation de la mère de Simon n'est pas généralisable à toutes les

familles que nous avons rencontrées. Arthur a demandé à sa mère, sur les conseils de sa sœur aînée de trois ans, de l'épiler entre les yeux, ce qu'elle accepta. La première fois fut laborieuse car après quelques poils arrachés, Arthur, 13 ans, demandait une pause pour gérer la douleur. Sa mère l'encourageait : « il n'en reste que quelques-uns à retirer et c'est fini », « c'est quand même beaucoup mieux ainsi ! », « regarde la différence... » ou remarquait avec fatalité « oui ça fait mal mais la douleur passe vite », « ça te fait éternuer ? C'est marrant ! ». Remarquons ici à la suite de Sylvia Faure [2000] que l'acquisition des habitus s'opère grâce à une articulation entre pratique corporelle et pratique langagière. Rapidement, Arthur a essayé de s'épiler seul mais après des essais infructueux, il a redemandé l'aide de sa mère et sa sœur, avant de pouvoir se débrouiller seul. A 14 ans, il achète sur les conseils de ses camarades, et avec son père cette fois, un rasoir pour éliminer sa moustache naissante. Les poils entre les sourcils apparaissent donc plus comme des marqueurs d'âge que de genre. Leur apparition signale l'arrivée de la puberté, caractéristique physiologique, et leur épilation l'entrée dans l'adolescence, catégorisation sociale.

L'articulation de l'âge et du genre est différente selon les parties du corps où apparaît la pilosité, aussi les techniques de soi sur soi qui sont préconisées pour les gérer ne sont-elles pas les mêmes. Les garçons que nous avons rencontrés n'évoquent pas le fait de s'épiler les jambes, sous les bras ou le pubis comme les filles. Sauf Tom qui parle des pratiques d'un copain : « J'ai un copain il se rase les poils des bras... heu les dessous des bras ! » Devant l'étonnement du chercheur il précise : « Parce que quand tu te mets comme ça en t-shirt on voit et ce n'est peut-être pas très beau ». Le « peut-être » marque son hésitation quant à l'efficacité sociale de cette pratique, efficacité qui se mesure principalement en termes de moqueries de la part soit des pairs soit de la famille. Même si les lieux corporels de rasage et d'épilation restent majoritairement significatifs d'un genre, certaines zones d'épilation sont communes aux deux genres, ainsi que les techniques (rasage, épilation) et les objets (rasoir, cire, épilateur électrique, pince à épiler), et le nombre de ces zones communes tend à s'accroître selon les esthéticiennes que nous avons rencontrées. D'ailleurs si les jeunes gens, suivis individuellement, n'ont jamais évoqué l'épilation de leurs aisselles ou de leur pubis,

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

lors des focus groupes de restitution des résultats de la recherche, les plus âgés de nos informateurs (13-14 ans) ont mentionné ces pratiques. Les esthéticiennes rencontrées ont toutes signalé que les hommes demandant des épilations étaient de plus en plus nombreux<sup>vi</sup>.

Au cours de cette recherche auprès de garçons âgés de 9 à 13 ans, la pilosité est apparue comme un marqueur d'âge important. L'étude de son traitement révèle l'hétérogénéité de différentes acceptions de l'âge : âge calendaire, physiologique et social et le travail nécessaire pour les faire concorder. La pilosité participe ainsi de plusieurs manières à la socialisation des corps et à leur transformation en corps d'hommes et de femmes adultes. Sur cette pilosité s'est construite au cours des siècles une différence culturelle des genres ; dans nos enquêtes, nous avons observé que les techniques de soi qu'acquière les garçons avec l'apparition de leur pilosité participent à la construction socioculturelle de la masculinité de leur corps. A l'inverse des filles, ils laissent apparaître leurs poils sur les membres alors que, sur leur visage, la moustache naissante est généralement rasée et les poils entre les sourcils épilés. L'épilation des aisselles et du pubis nous a été mentionnée mais concernait toujours d'autres que nos interlocuteurs.

Ces jeunes gens ne se définissent plus comme des enfants mais pas non plus comme des adolescents. Ils vivent le passage entre enfance et adolescence sur un continuum parce qu'ils maîtrisent les pratiques et les représentations de ce qui fait la catégorie « enfant » tout en étant déjà dans l'acquisition des techniques du corps, d'objets et soi de « l'adolescence », reconnue aujourd'hui comme une catégorisation sociale à part [Galland, 2010]. Au détour d'une situation, les jeunes, leurs pairs ou des adultes de leur entourage vont se ou les décrire comme poilus, s'assignant ou étant assigné à une catégorie d'âge et de sexe (enfant, adolescent, garçon ou fille) entraînant des pratiques particulières (coupe, rasage, épilation, décoloration...). Avec ce corps qui change

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

continuellement, enserrés dans des normes sociales et des catégorisations, les garçons expérimentent des façons de faire et de penser l'âge et le genre.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARIES Philippe, 1973 [1960], *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon.  
AUZEPY Marie-France et Joël CORNETTE (dir.), 1996, *Histoire du poil*, Paris, Belin, 2011.

BAYART Jean-François, 1996, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard.

BERG Charles, 1951 [1936], *The Unconscious Significance of Hair*, Londres, George Allen and Unwi.

BLANCHARD Pascal, Gilles BOETSCH et Nicolas SNOEPS(dir.), 2011, *Exhibition – L'invention du sauvage*, Arles, Actes Sud, Paris, Musée du Quai Branly.

BOROUGHES Michael & Kevin J. THOMPSON, 2002, « Body Depilation in Males: A New Body Image Concern ? », *International Journal of Men's Health*, vol. 1, 3: 247-257.

BROMBERGER Christian, 2010, *Trichologiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Paris, Bayard.

CANGUILHEM, Georges, 1972 [1943], *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses universitaires de France

DA SILVA Jean, 2014, « Hair Studies : une bibliographie », *Apparence*, 5, Online since 01 January 2014. URL : <http://apparences.revues.org/1248>

FALCONNET Georges et Nadine LEFAUCHEUR, 1975, *La fabrication des mâles*, Paris, Le Seuil.

FAURE Sylvia, 2000, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La Dispute.

FOUCAULT Michel, 1994, *Dits et écrits*, Tome IV, Paris, Gallimard.

GALLAND Olivier, 2010, Introduction *Ethnologie française*, XL, 1 :

HALLPIKE Christopher R., 1969, « Social Hair », *Man : the Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 4, 2 : 256-264.

JAFFRE Yannick et Régine SIROTA, 2013, Introduction « Les corps sociaux des enfants » du dossier "Corps d'enfance", *Quelle conscience de son corps, Corps*, 11 : 197-202.

KARADINAS Dimitri, 2010, *Cahiers d'Anthropologie sociale* n°6 « Poils et Sang », Paris, Ed. de L'Herne : 13-26.

KLINGER Myriam et Louis MATHIOT, 2014, « Reconfiguration relationnelle et travail du temps. Les rapports intergénérationnels lus par la presse des 9 - 15 ans », *Revue des Sciences Sociales*, 51 : 44-53.

LA CECLA Franco, 2002, *Ce qui fait un homme*, Paris, Liana Levi.

LACAZE Gaëlle, 2010, « La vie du poil. La construction du genre au cours du cycle de vie idéal des Mongols » *Cahiers d'Anthropologie sociale* n°6 : 105-116.

LAHIRE Bernard, 2013, *Les Plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte.

LALLEMAND Suzanne, Guy LE MOAL, 1981, « Un petit sujet », *Journal des Africanistes*, vol. 51, 1-2 : 5-21.

in Nicoletta Diasio (coord.), 2015, « Grandir : pouvoirs et périls », *Ethnologie Française*, Tome XLV, 677-684.

LEACH Edmund, 1980 [1957], « Cheveux, poils, magie » in Edmund Leach, *L'unité de l'homme et autres essais*, Paris, NRF, Gallimard : 321-362.

LESNIK-OBERSTEIN Karin (ed.), 2006, *The Last Taboo, Women and Body Hair*, Manchester/New York, Manchester University Press.

MARSHALL WA., TANNER JM. (1969), *Variations in pattern of pubertal changes in girls*, Arch. Dis. Child., vol. 44 (235): 291–303.

MOSSE Georges L., 1997, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Abbeville, Éditions d'Abbeville.

OBEYESEKERE Gananath, 1981, *Medusa's Hair : An Essay on Personal Symbols and Religious Experience*, Chicago, The University of Chicago Press.

OBREGON ITURRA Jimena Paz, 1989, « Il s'en faut d'un poil », in Marie-Lise Beffa & Roberte Hamayon (dir.), *Les figures du corps*, Paris, Société d'Ethnologie / Université Paris X : 145-65.

PROUT Alan, 2000, *The body, childhood and Society*, London-New York Macmillan St. Martin's Press.

QVORTRUP Jens, William CORSARO, Michael-Sebastian HOENIG, 2009, *The Palgrave Handbook of Childhood Studies*, Basingkstone Palgrave Macmillan.

SIROTA Régine (dir.) 2006, *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

SHILLING Chris, 1993, *The Body and the Social Theory*, London, Sage.

TOERIEN Merran & Sue WILKINSON, 2003, « Gender and Body Hair: Constructing the Feminine Women », *Women's Studies International Forum*, 26, 4: 333-344.

TOERIEN Merran, Sue WILKINSON & Precilla P.Y. L. CHOI, 2005, « Body Hair Removal: The "Mundane" Production of Normative Femininity », *Sex Roles*, 52: 399-406.

TOURAILLE Priscille, 2010, « Des poils et des hommes. Entre réalités biologiques et imaginaires de genres eurocentrés », *Cahiers d'Anthropologie sociale*, 6 : 27-42.

TURMEL André, 2008, *A Historical Sociology of Childhood. Developmental Thinking, Categorization and Graphic Visualization*, Cambridge, Cambridge University Press.

TURNER Bryan S., 1995, "Aging and Identity. Some reflections on the Somatization of the Self" in Mark Featherstone and Andrew Wernick (eds.), *Images of Aging. Cultural Representations of Later Life*, London-New York, Routledge: 245-260.

VINEL Virginie, 2014, « Controverses médicales autour de la puberté : précocité féminine et invisibilité masculine », *Revue des Sciences Sociales*, 51 : 64-73.

## **Abstract**

Growing hair at boy's between 9 and 13 years old

Anthropologists and psychoanalysts have analyzed pilosity from a symbolist perspective. Recent researches focus on practices and their numerous norms. This article concerns 9-13 boys' body hair. Their body technics related to hair, material culture, self technics, age and gender categorizations, talks with pairs and adults about are scrutinized.

*Keywords:* Hairiness. Boys. Body. Life cycle. Gender

---

<sup>i</sup> Compilant 142 références francophones et anglophones d'analyses historiques, sociologiques, anthropologiques ou artistiques, afin de constituer une histoire des représentations collectives de la pilosité et de leurs évolutions, Jean Da Silva [2014] montre que si de nombreux articles d'histoire traitent des changements normatifs dans la gestion de la pilosité faciale masculine, depuis les années 1980, celle-ci suscite une attention particulière dans les recherches sociologiques portant sur les populations musulmanes. Un seul article [Boroughs & Thompson, 2002] porte sur l'épilation corporelle masculine alors que la pilosité corporelle féminine est un objet d'étude important depuis le milieu du 20<sup>ème</sup> siècle et particulièrement à partir de 1990 en Amérique du nord dans le cadre du militantisme féministe.

<sup>ii</sup> Ce terme qui n'est pas facilement traductible en français. Il recouvre l'idée d'un pouvoir d'action doublé d'une réflexivité des acteurs.

<sup>iii</sup> Nous ne mentionnerons pas ici la profession des parents car notre échelle d'observation est microsociale ce qui ne les rend pas discriminantes.

<sup>iv</sup> J'utilise les terrains de Benoit Dejaiffe, Nicoletta Diasio, Marie-Pierre Julien, Louis Mathiot, Estelle Reinert, Niloofar Shariat. Je remercie chaleureusement mes collègues pour la qualité de leurs observations.

<sup>v</sup> Il n'est pas question ici de remettre en cause le fait que la présence de certains produits chimiques provoque pubertés précoces et que cette contamination soit plus fréquente en Afrique qu'en Europe ou en Amérique du Nord. Ce que nous discutons ici est la naturalisation de ce fait qui produit des stéréotypes tels que les jeunes filles d'origine africaine seraient pubères plus précocement [Vinel, 2014 : 64 et 65].

<sup>vi</sup> Les données statistiques sur cette question restent encore partielles, anciennes et anglo-saxonnes [Boroughs & Thomson, *ibid.*, Toerien, Wilkinson & Choi, 2005 ; Lesnik-Oberstein, 2006].